

**ESPAGNE  
1936-1939**

**MICHEL LEFEBVRE-PEÑA**

**GUERRA**

**PHOTOGRAPHES, ARTISTES ET ÉCRIVAINS EN GUERRE**

**GRAFICA**

**Éditions  
de La Martinière**



**GRAFICA**

# LA DERNIÈRE GRANDE CAUSE

par Paul Preston

Paul Preston est docteur en histoire de l'université d'Oxford. Depuis 1991, il est directeur du Cañada Blanch Centre qui se consacre aux études sur l'Espagne contemporaine à la London School of Economics. Il est l'un des plus grands spécialistes de la guerre d'Espagne, à laquelle il a consacré de nombreux livres, parmi lesquels *We Saw Spain Die. Foreign Correspondents in the Spanish Civil War* (Constable & Robinson, 2008 ; Debate pour l'édition espagnole) et *The Spanish Holocaust* (Norton & Company, 2012 ; Debate pour l'édition espagnole).

Albert Camus approcha au plus près d'une explication de la fascination universelle exercée par la guerre d'Espagne lorsqu'il écrivit : « C'est en Espagne que ma génération a appris que l'on peut avoir raison et être vaincu, que la force peut détruire l'âme et que, parfois, le courage n'obtient pas de récompense. C'est sans aucun doute ce qui explique pourquoi tant d'hommes à travers le monde considèrent le drame espagnol comme étant une tragédie personnelle, la dernière grande cause<sup>1</sup>. » Soixante-dix-sept ans après son déclenchement, la guerre civile espagnole continue de susciter des débats passionnés et souvent acrimonieux. Par bien des aspects – échelle géographique, importance du nombre de victimes, conséquences démographiques et horreur technologique –, les conflits ultérieurs l'ont éclipsée. Au regard de la Seconde Guerre mondiale, de la guerre de Corée, de celle du Viêtnam, des guerres du Moyen-Orient et du Golfe, la guerre d'Espagne fait figure d'escarmouche bonne pour l'oubli. Après Hiroshima et Dresde, la polémique créée par le bombardement de Guernica paraît incompréhensible. Peut-être persiste-t-il dans les mémoires grâce à la puissance du célèbre tableau de Picasso, mais l'on s'en souvient surtout parce qu'il fut la *première* destruction totale d'une cible civile sans défense par un bombardement aérien. Comme nous le rappelle le judicieux choix de photographies de Michel Lefebvre-Peña dans *Guerra Gráfica, Espagne 1936-1939*, la guerre d'Espagne fut la répétition du conflit plus vaste qui se préparait, ouvrant la voie à une forme de guerre nouvelle et terrifiante, redoutée par tous.

On ne s'étonnera guère que la guerre d'Espagne continue à nourrir l'intérêt et le débat. Au point que bien plus de vingt mille ouvrages ont été publiés sur le conflit. Ce fut en partie dû au fait que, pendant presque quarante ans, les policiers, soldats et propagandistes du vainqueur, le général Franco, produisirent à la chaîne une interprétation de la guerre visant à justifier le soulèvement militaire, les combats et la dictature.

Les souvenirs des affrontements eux-mêmes et de la répression sanglante qui suivit furent dûment alimentés et entretenus en Espagne, tant pour humilier les vaincus que pour rappeler à ceux qui étaient impliqués dans les réseaux de corruption et de répression du régime que seul le *caudillo* se dressait entre eux et la vengeance de leurs victimes. Ce qui provoqua en retour les efforts contraires des républicains vaincus comme ceux des chercheurs indépendants du monde entier. Cependant, près de quarante ans se sont écoulés depuis la mort de Franco sans que ce déluge montre des signes de rémission. Bien que cela puisse sembler contradictoire, la profusion de livres sur le sujet et l'âpreté des polémiques récentes ont atteint une telle intensité qu'elles justifient puissamment le magnifique ouvrage composé par Michel Lefebvre. L'abondance des illustrations, choisies avec rigueur, montrera en effet à une nouvelle génération de lecteurs pourquoi, précisément, la guerre d'Espagne éveilla tant de passion, d'héroïsme et de cruauté. Le volume expose en détail la problématique de la guerre et fournit une introduction fiable et mesurée à un sujet complexe pour des lecteurs qui ne sont ni des historiens spécialisés ni des amateurs de polémique motivés par la politique.

La nécessité d'un exposé des faits dépouillé, placé comme celui-ci sous le signe de l'impartialité, de la clarté du texte, ainsi que de la beauté et de l'intelligence de son iconographie, s'est imposée avec acuité au cours des deux ou trois dernières années. En Espagne même et très au-delà de ses frontières, la rupture décisive des tabous du prétendu *pacto del olvido* (« pacte de l'oubli ») a eu un retentissement spectaculaire. On s'était remémoré et on avait pleuré les victimes de la violence républicaine dans la période de l'immédiat après-guerre. Cela n'avait pas été le cas pour les morts républicains. Même après la disparition du dictateur, le rideau officiel du silence resta baissé afin de préserver la fleur encore fragile de la démocratie. Néanmoins, des historiens locaux

poursuivirent leurs travaux sur la répression, leurs livres gravant souvent la seule pierre tombale à la mémoire du sort des victimes. Au cours des années récentes, l'idée se fit au sein de la gauche espagnole que la démocratie était désormais assez solide pour tenir le choc d'un authentique examen de la guerre et de ses conséquences. Ce sentiment prit un caractère d'urgence en raison de la disparition biologique inévitable des témoins.

Le désir de recouvrer le passé présida à l'apparition d'associations qui travaillaient à se réapproprier la mémoire historique, et à de premières tentatives pour localiser les dépouilles des disparus. En 2007, le vote de la loi sur la Mémoire historique marqua une nouvelle avancée. Bien qu'il se fût passé peu de chose dans certaines provinces, ces premières mesures tendirent à refermer les blessures affectives des familles de nombreuses victimes. Mais elles provoquèrent aussi une résurgence des polémiques, attisées par les auteurs profranquistes selon lesquels les souffrances des victimes républicaines étaient en quelque sorte justifiées. Par ailleurs, le Parti populaire actuellement au pouvoir a mis fin au financement des activités liées à la reconquête de la mémoire historique. Le processus actuel de re-justification du regard porté par la droite sur la guerre d'Espagne fit un nouveau pas en avant quand María de los Llanos de Luna, la plus haute autorité représentant le gouvernement espagnol en Catalogne, décerna il y a peu un certificat d'honneur à la 250<sup>e</sup> division d'infanterie de la Wehrmacht, également connue sous le nom de División Azul, envoyée par Franco en Russie pour combattre aux côtés de Hitler. Les partis politiques catalans exigèrent sa démission, mais le gouvernement central la soutint. On voit mal dans quelle autre démocratie d'Europe de l'Ouest, la France, les Pays-Bas ou la Belgique, par exemple, le gouvernement rendrait pareil hommage à ses volontaires prohitlériens. Les conséquences politiques dans l'Espagne de 2013, où tant de plaies restent béantes, ne pourraient être plus inquiétantes.

<sup>1</sup> Discours prononcé par Albert Camus à Paris en septembre 1944

Une proportion, toujours accessible, des livres sur la guerre d'Espagne fut produite dans les années 1940 par les républicains vaincus et leurs sympathisants à l'étranger, qui présentaient la guerre civile comme la lutte d'un peuple opprimé, aspirant à un mode de vie correct, contre les oligarchies terriennes et industrielles rétrogrades de l'Espagne et leurs alliés nazis et fascistes. Puis, pendant la guerre froide, une complication surgit lorsque les interprétations antifranquistes de la guerre civile se divisèrent avec âpreté entre celles qui attribuaient la victoire de Franco au soutien sans réserve de Hitler et de Mussolini et à la sympathie souterraine des démocraties occidentales, et celles qui voyaient partout la main de Staline dans l'étouffement de la révolution de gauche en Espagne. Au fil des années 1960, 1970 et 1980, des générations nouvelles et successives, à mesure qu'elles relevaient des ressemblances avec les luttes de libération nationale au Viêtnam, à Cuba, au Chili et au Nicaragua, découvrirent une source d'inspiration dans l'idéalisme et le sacrifice qui s'attachaient à l'expérience espagnole. Mais, dans les années 1990, l'ouverture des archives soviétiques a donné un nouvel élan à ceux qui exploitaient les crimes du stalinisme pour ternir la lutte antifasciste de la République espagnole. Suivre ne serait-ce que le rythme de la production massive de travaux historiques et de débats dépasse aujourd'hui de loin les possibilités du lecteur ordinaire.

Le problème s'est encore aggravé avec l'apparition en Espagne du Mouvement pour la récupération de la mémoire historique de la guerre et de ses lendemains. Dans les années 1940, les propagandistes de Franco avaient présenté l'affrontement sous le jour d'une croisade héroïque contre un complot judéo-bolchévique-maçonnique, dépeignant les vaincus comme les dupes de Moscou et les auteurs sanguinaires d'atrocités sadiques. Ces notions ont repris vie sous l'action de polémistes qui éprouvent le besoin de salir l'élan populaire en faveur du travail mémoriel. Nostalgiques

de la dictature, ces auteurs récusent les recherches solidement documentées de deux générations d'historiens espagnols en y voyant une fabrication de mythes et de la propagande de la part de la gauche. Ce faisant, ils ont accru le degré de crispation palpable qui a investi le débat politique au quotidien. La présence obstinée de la guerre d'Espagne dans le discours politique ordinaire et l'avalanche persistante de livres sur le sujet installent une confusion inévitable dans l'esprit du lecteur non spécialisé. Tous ceux qui s'intéressent à l'historiographie de la guerre d'Espagne se sentiront reconnaissants envers Michel Lefebvre pour sa synthèse d'une grande lisibilité. L'alliance de son texte lucide et d'illustrations dictées par un choix éclairé et superbement reproduites fait de cette *Guerra Gráfica, Espagne 1936-1939* un ouvrage indispensable.

Écrire avec simplicité sur un sujet si complexe est une tâche malaisée, mais elle se révèle ici admirablement maîtrisée. La facilité porte à rendre compte de la guerre d'Espagne en des termes sommaires : le communisme contre le fascisme ou la civilisation chrétienne contre les hordes barbares de Moscou. En réalité, il n'y eut pas une guerre mais plusieurs. Elle dressa des paysans sans terre contre les riches propriétaires terriens, des anticléricaux contre les catholiques, des nationalistes régionaux contre les centralistes de l'armée, des ouvriers de l'industrie contre les détenteurs des usines. Lorsque Hitler, Mussolini et Staline entrèrent dans la partie, elle devint la première bataille de la Seconde Guerre mondiale. La guerre d'Espagne fut à l'origine un conflit social et devint, dans son déroulement et son issue, un épisode de la guerre civile européenne plus générale qui s'acheva en 1945. Les volontaires qui affluèrent en Espagne avaient compris d'instinct ces deux éléments.

La guerre civile espagnole inspira les écrivains et artistes majeurs de son époque avec une intensité qui ne se répéta dans aucun des conflits suivants. Par ailleurs, il est impossible d'exagérer la seule importance historique de

cette guerre qui, au-delà de ses effets cruciaux sur l'Espagne elle-même, constitua en grande partie le point nodal des années 1930. Baldwin et Blum, Hitler et Mussolini, Staline et Trotski jouèrent tous un rôle considérable dans la tragédie espagnole. L'axe Rome-Berlin fut riveté en Espagne, en même temps que les insuffisances de la politique de conciliation se voyaient mises à nu sans pitié. Franco croyait, à juste titre, avoir rendu un énorme service à Hitler en remportant la victoire sur la République : il avait révélé la faiblesse de l'apaisement, tout en modifiant l'équilibre des forces contre les alliés occidentaux, à la fois sur le plan international et sur celui de la politique intérieure française. Une victoire républicaine aurait peut-être renforcé la résistance de la France, écarté le pacte entre Hitler et Staline, sérieusement ébranlé l'assurance de Mussolini, voire permis de faire l'économie de la Seconde Guerre mondiale. Mais il s'agit de simples théories. Il ne fait aucun doute, en revanche, que la République espagnole porta un coup sévère aux capacités militaires de l'Italie fasciste. En outre, tant que la République continua de se battre, Hitler s'abstint de déclencher un conflit généralisé, donnant ainsi aux Britanniques le temps de se réarmer.

La dictature de Franco allait institutionnaliser sa victoire. Il avait mené, avec une lenteur délibérée, une guerre d'usure, procédant à des purges terrifiantes dans chaque parcelle de territoire conquis, tablant sur la terreur pour étayer son futur régime. De 1936 à 1939, au moins 150 000 hommes et femmes tombèrent sous les balles franquistes. On recensa plus de 450 000 prisonniers de guerre, dont certains furent incorporés de force dans des « bataillons de travail » en tant que main-d'œuvre à bas prix affectée à la construction de barrages, ponts et canaux d'irrigation. Le fruit le plus infâme de leur travail fut le gigantesque mausolée imaginé par Franco pour les morts à la guerre du camp nationaliste, le Valle de los Caídos, proche de l'Escorial. Environ 400 000 Espagnols

prirent le chemin de l'exil, beaucoup sans jamais revenir. Pour tous, l'exil signifia un coût émotionnel incalculable. La plupart endurèrent des privations matérielles considérables. Seule une petite minorité pourvue de ressources ou de compétences put se tirer d'affaire, le plus souvent en Amérique latine. De nombreux autres, plus près de l'Espagne, se virent incorporés contre leur gré dans la Légion étrangère française ou envoyés dans les brigades de travail forcé ou les camps de concentration allemands. Pour ceux qui restèrent, la peur devint un mode de vie. Beaucoup sortirent de prison gravement malades ou, sinon, démoralisés par la crainte d'une nouvelle arrestation. La faim et la quasi-impossibilité de trouver du travail amoindrirent la capacité combative des républicains. Les quartiers ouvriers connaissaient une situation effroyable : les gens en haillons fouillaient les détritiques, nombre d'entre eux vivaient dans les caves, il n'existait pas de services médicaux.

En 1964, le général Franco et ses partisans savourèrent la commémoration bruyante, et qui s'étala sur un an, de « Vingt-cinq années de paix » depuis la fin de la guerre civile. Elle débuta par un *Te Deum* solennel à la basilique du Valle de los Caídos. La messe célébra non pas la paix, mais la victoire. Villes et villages d'Espagne s'embellirent d'affiches affirmant que l'effort de guerre nationaliste avait été une croisade religieuse pour purger le pays des hordes athées de la gauche. Aux yeux du *caudillo*, les vaincus constituaient la « *canalla* [la lie] du complot judéo-maçonnique-communiste », et la guerre civile, « la lutte de la *Patria* contre l'*anti-Patria*, de l'unité nationale contre le séparatisme, de la moralité contre la dépravation, de l'esprit contre le matérialisme<sup>2</sup> ». Un de ses principaux objectifs de l'après-guerre avait été de maintenir une division rampante de la nation entre vainqueurs et vaincus, entre l'« Espagne authentique » privilégiée et l'« anti-Espagne » dûment châtiée. Pour les vaincus, la paix de Franco signifia le silence des cimetières.

<sup>2</sup> Voir notamment Francisco Franco Bahamonde, *Palabras del Caudillo 19 abril 1937-7 diciembre 1942*, Madrid, Ediciones de la Vicesecretaría de Educación Popular, 1943 ; et Francisco Franco Bahamonde, *Palabras del Caudillo 19 abril 1937-31 diciembre 1938*, Barcelone, Ediciones Fe, 1939.



Maquette artisanale en aluminium d'un des avions de chasse soviétique, le Polikarpov I-16, surnommé *mosca* (« mouche ») par les pilotes républicains, *rata* (« rat ») par les franquistes.



# MA GUERRE D'ESPAGNE

par Michel Lefebvre-Peña

**Espagne, juillet 1936.** Des généraux d'extrême droite, alliés aux fascistes de la Phalange et aux monarchistes de Navarre, prennent la tête d'un putsch contre le gouvernement de Front populaire tout juste sorti des urnes. Les troupes insurgées s'emparent d'un tiers du pays, mais échouent à Valence, Barcelone et surtout Madrid. C'est le départ d'une guerre civile qui va durer près de trois ans. Un conflit qui fut autant une lutte armée qu'une guerre de propagande. Les deux camps vont se battre à coups d'images, de journaux, d'affiches... Les partisans du général Franco, dans un premier temps, marquent des points en diffusant des photographies accablantes d'exactions antireligieuses, qui masqueront un temps les massacres commis par les troupes insurgées. Dans le camp républicain, on réagit très vite. Des affiches par centaines couvrent les murs d'Espagne et du monde entier. Une multitude de journaux et de brochures dénoncent les dangers qui menacent la République. Les écrivains et poètes arment leurs plumes, les peintres leurs pinceaux. Les photographes espagnols, au premier rang desquels Agustí Centelles, Alfonso Sánchez Portela dit Alfonso, José María Díaz Casariego, et étrangers – Robert Capa, Gerda Taro ou David Seymour dit Chim – utilisent leurs appareils photo pour témoigner de la ferveur d'un peuple en armes, oscillant sans cesse entre photojournalisme et propagande. Quelques images, répétées à l'infini, vont devenir les symboles de ce conflit : le *Guernica* de Picasso ; le milicien qui tombe et le brigadiste ita-

lien au poing levé de Capa ; des photos d'enfants morts lors des bombardements ; le dessin menaçant d'une bombe ; une espadrille foulant au pied une croix gammée. La guerre de la propagande, que j'appelle *guerra grafica*, volontairement en espagnol, je l'ai abordée d'abord comme fils d'un républicain espagnol, ensuite comme journaliste, enfin comme collectionneur de documents et de photographies, en ne perdant jamais de vue la manière dont s'est construite cette bataille de l'image autour de la guerre d'Espagne.

**Mon père a franchi les Pyrénées** en janvier 1939, protégeant avec son unité d'une armée républicaine en déroute la multitude de réfugiés fuyant l'avancée des troupes franquistes. Membre de la 46<sup>e</sup> division, celle de Valentín González, surnommé *el Campesino*, il a dû comme les autres, face à des gendarmes français intraitables, déposer les armes. Il ne possède qu'un pantalon fabriqué avec une couverture, une veste d'uniforme, un pull-over noir qui le fait ressembler à un Russe (ce qui l'amuse beaucoup), un Mauser et des grenades qu'il a dû laisser là, sur ce tas d'armement hétéroclite. Commissaire politique d'une armée acculée mais pas battue, il est devenu à cet instant-là un apatride. De ces trois ans de lutte, il n'a gardé aucun regret, aucune amertume, juste la certitude d'avoir fait ce qui devait l'être. Il n'emporte avec lui ni photos, ni livres, ni documents. Cette foule qui passe la frontière ne garde sur elle que



Carnet d'adhérent à l'Union générale des travailleurs (UGT).

ce qu'elle peut porter sur le dos, le strict nécessaire ; le plus précieux lui sera souvent volé par des gendarmes avides. Malheur aux vaincus. L'étudiant en commerce à Madrid, originaire du village de Nieva (Ségovie), membre de la JSU (Jeunesses socialistes unifiées), est alors âgé de vingt ans et n'a pour horizon que le sable d'une plage bordée d'un côté par la mer, de l'autre par les barbelés. Un endroit dont il n'est pas facile de fuir. Suivront les compagnies de travail, la résistance contre les Allemands, une arrestation et une évasion, enfin un retour clandestin en Espagne en 1943.

**Je suis donc le fils** de ce « rouge » espagnol. Mon père m'a expliqué la couleur et l'odeur de l'Espagne des années 1940. Une Espagne en noir et blanc, triste, froide, sans pitié. Quand les gardes civils en vert kaki, les phalangistes en bleu marine et les curés en noir corbeau traquaient tout ce qui ressemblait à un « rouge ». On pensait d'ailleurs à cette époque, sans rire, que le communisme était un gène qu'il fallait extirper. Pour la couleur, on peut comprendre, mais l'odeur ? On doit encore la sentir dans quelques vieux cafés de Madrid où les garçons évaluent le client et son portefeuille avec autant de talent qu'un agent de la police politique repérait le suspect. Comment peindre l'angoisse du clandestin qui débarque à la gare d'Atocha en décembre 1943, son espérance de vie en liberté n'excédant pas six mois ? Il sait pourtant très bien ce qu'il fait et pourquoi. Il a survécu aux tranchées de Madrid, au froid sibérien de Teruel, à la fournaise de l'Èbre, et même la Gestapo n'a pas réussi à le soumettre, alors il continue à se battre et il ne va pas s'arrêter là. Il y a comme un vertige à affronter en solitaire cette Espagne franquiste formidablement hostile. Mon père s'appelait Mariano Peña Hernando. De lui, je garde ce nom, Peña, que j'accôle à celui de ma mère, Lefebvre. Il m'a légué des bribes de son histoire et de celles de ses camarades républicains engagés dans cette lutte acharnée. Cette histoire, c'est celle du film *La Guerre est finie* d'Alain Resnais, sur un scénario de Jorge Semprún. Descendant de « rouge » espagnol – d'ailleurs, pourquoi mettre des guillemets ? –, j'ai reçu en héritage une part de la haine que mon père vouait au dictateur espagnol. Il est à ce propos curieux de constater que les histoires de tentatives d'assassinat

sur Franco, dictateur implacable mort dans son lit, sont presque devenues un genre littéraire. Souvent, le descendant de rouge ne s'en rend même pas compte. Élevé dans des discours figés – anarchiste, communiste, socialiste ou simplement républicain –, il a écouté ses parents ressasser les raisons de la défaite, et cela l'ennuie presque. S'il a lu les livres indispensables pour essayer de comprendre cette lointaine période, il est bien trop occupé à construire sa propre vie. Un jour, pourtant, le descendant de rouge s'interrogera sur ce qui le construit, et cette histoire ne le quittera plus. S'agit-il d'un désir de vengeance, d'une haine recuite, de nostalgie ? Non, ce sont l'énergie, la débrouillardise, l'instinct de survie, la rage de vivre de ses parents qui le guident.

Franco doit se retourner dans sa tombe. La loi semblait pourtant claire : l'histoire est racontée par les vainqueurs ; aux vaincus, il ne reste que les yeux pour pleurer leurs morts. Pendant près de quarante ans, le *caudillo* n'a eu de cesse de pourchasser et tuer tous ces rouges. Ceux qui sont tombés entre ses mains ne raconteront plus rien, beaucoup gisent encore dans des fosses communes, et les familles terrorisées et soulagées de ne pas subir le même sort n'allaient pas insister. Mais le rouge espagnol, le *rote Spanier* comme disaient les nazis, est solide, résistant, pugnace, teigneux. Beaucoup sont morts, c'est vrai, et on les a bien aidés : d'abord les franquistes, évidemment, mais également les Français, qui ont cru pouvoir les enterrer comme des bêtes malfaisantes dans le sable froid de la plage d'Argelès, et les Allemands qui les ont traqués comme des punaises. Alors, quand tous seront partis, les enfants, puis les petits-enfants de ces rouges espagnols continueront à tirer les pieds de Franco dans ses nuits agitées de l'enfer où il brûle encore. Mon père aussi est mort à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, après une vie consacrée à la lutte. Il était temps pour moi de lui rendre hommage et de raconter cette guerre à ma manière.

**On pourrait presque** se poser la question : Franco a-t-il vraiment gagné la guerre ? Si c'était le cas, partout ses statues – à cheval de préférence – orneraient les plus belles places du pays. La Gran Vía de Madrid porterait le nom du généralissime,

tout comme la plaza de Catalunya à Barcelone. À Séville, la plaza de Toros aurait pris le nom de Queipo de Llano, ce général hystérique vedette de la radio. Et à Salamanque, la place principale serait devenue plaza Millán-Astray, dont le cri « Viva la muerte » resterait ainsi à jamais comme celui d'un homme de justice. Au Museo Reina Sofía à Madrid, les élèves des écoles défileraient devant les tableaux de Sáenz de Tejada magnifiant les plus beaux gestes de la croisade. Un musée de l'Histoire d'Espagne regrouperait les œuvres d'artistes et photographes du mouvement phalangiste. Les historiens mettraient en avant le rôle décisif de l'aviation hitlérienne, des divisions de Mussolini, des troupes marocaines, des phalangistes et des *requetés*, et des flèches de la phalange accueilleraient le visiteur à l'entrée de chaque village. Ce n'est pas le cas.

Si Franco n'a pas gagné la guerre, qui l'a remportée ? La République espagnole ? Cette affirmation, tout à fait paradoxale, peut se défendre. La République a peut-être simplement gagné la bataille du *soft power* (« pouvoir doux ») ou *smart power* (« pouvoir intelligent ») pour jouer avec une terminologie moderne. Si le sort des armes a été contre elle, elle aurait donc gagné la bataille de la propagande, puis celle de la mémoire... Dans son livre *Le Viol des foules par la propagande politique* paru en France en 1939, Serge Tchakhotine, analyste pertinent de la propagande nazie, explique comment certains mouvements européens ont essayé de lutter contre le rouleau compresseur fasciste, et il écrit ceci sur la guerre d'Espagne : « Un autre exemple probant fut l'Espagne : une propagande hautement émotive et habilement manœuvrée par les gouvernementaux, qui, tout en étant dans une situation difficile au point de vue matériel, tenaient si longtemps tout un peuple en haleine, exaltaient son courage, augmentaient sa résistance aux pires épreuves, provoquaient des explosions d'enthousiasme, engendraient des actes d'héroïsme<sup>1</sup>. »

**Face à cette question** de l'évaluation historique de la guerre, l'Espagne actuelle est un curieux mélange entre une idéologie franquiste sous-jacente et des valeurs républicaines dominantes intellectuellement, mais toujours fragiles socialement. Cependant, la valeur victorieuse est l'oubli. Cela me fait

<sup>1</sup> Serge Tchakhotine, *Le Viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1952.

penser à Camilo José Cela, grand ambigu devant l'éternel, dont la prose est un torrent de vie et d'humour et qui conte comme personne ne l'a fait le Madrid chauffé à blanc de ces jours de juillet 1936 où l'Espagne s'embrase. Il n'a pas son pareil pour passer du drame à la farce : « [...] nous, les Espagnols, nous vivons en perpétuelles guerres civiles, [...] en inconfortables guerres civiles contre nous-mêmes, et notre cœur souffrant et déchiré est un vrai champ de batailles. » Et encore, sur le même ton : « L'Espagnol est un pyromane car il veut effacer tous les vestiges de son passé, toute la chronique de son présent et tout l'espoir de son avenir. » Et poursuivant sa description de l'Espagnol : « Au lieu de croire en Dieu, il croit au feu et ne croit en Dieu que dans la mesure où celui-ci lui donne les arguments et lui laisse carte blanche pour allumer le bûcher<sup>2</sup>. » C'est un magnifique exemple du masochisme littéraire espagnol.

Les deux Espagnes se sont affrontées à mort, se jetant dans une bataille acharnée et cruelle, dont au fond personne ne serait responsable, sauf cette folie, ce sang bouillant qui coule dans les veines des hommes et des femmes de ce pays. Pardonnons donc les offenses, puisqu'elles sont irrépessibles ! La guerre, la haine, la sauvagerie ont été de tous les camps et de tous les temps. Manuel Chaves Nogales, l'auteur de *A sangre y fuego : Héroes, bestias y mártires de España*<sup>3</sup>, publié en 1937 au Chili, où l'ex-directeur du journal *Ahora* était exilé, défend la même idée avec la notion d'équidistance de la responsabilité face aux horreurs de la guerre. C'est une vision classique de raconter la guerre d'Espagne : un conflit purement espagnol. L'autre approche, tout aussi classique, est celle du conflit importé. Côté républicain, on est en droit de défendre l'idée que cette guerre née en Espagne est devenue au fil des ans le premier épisode de la Seconde Guerre mondiale. Hitler et Mussolini, en apportant une aide décisive en armes et en hommes, ne se contentaient pas de tester leurs forces, ils prenaient un avantage réel sur les démocraties obnubilées par la non-intervention. Du côté franquiste, avec la foi du charbonnier, les commentateurs de la guerre d'Espagne répètent que Franco a évité au pays une dictature communiste. Ils en savent plus que

Staline lui-même sur ses intentions secrètes et plus que tous les historiens réunis. Ce discours n'a pas varié d'une ligne depuis 1936, il s'est simplement modernisé. Les généraux rebelles ont donc été contraints d'organiser ce coup d'État de manière préventive afin d'écarter la menace d'une révolution et d'une prise de pouvoir des communistes, ou des rouges en général. C'est une notion assez intéressante qui relève de l'« histoire magique » comme on parle de « pensée magique ». Évidemment, pour échapper aux hordes marxistes, il a fallu se battre car les rouges ont résisté, et « déboiser<sup>4</sup> », comme l'écrit Antoine de Saint-Exupéry, l'écrivain-journaliste français dont les reportages à l'automne 1936 figurent parmi les plus honnêtes de cette guerre.

**Oui, le général Franco a bien gagné la guerre** d'Espagne, le 1<sup>er</sup> avril 1939, jour où la République espagnole – ou ce qu'il en restait – a rendu les armes, et il pouvait continuer sa vengeance implacable. Car, une fois la guerre gagnée, le danger persistait, il était donc normal de continuer à éradiquer le mal : huile de ricin, spoliations, amendes post mortem, tortures diverses, camps de concentration, travail forcé, vols d'enfants, jugements expéditifs, pelotons d'exécution et fosses communes pour les plus dangereux. Le généralissime va ainsi faire expier au peuple espagnol pêle-mêle ses tentations pour le communisme, l'anarchisme, la franc-maçonnerie, l'enseignement laïque, la liberté sexuelle, le catalanisme et autres particularismes régionaux, la démocratie. En imposant une histoire officielle, univoque, Franco a essayé d'effacer toute trace de la République. Déjà pendant la guerre, un service de l'armée franquiste était chargé de voler documents, journaux et photographies, dans tous les locaux des partis et organisations de gauche. Tout ce matériel a été transféré aux archives de Salamanque non dans un but documentaire, mais dans l'objectif de servir de pièces à charge dans les procès à venir contre les coupables de « rébellion militaire ». Le fait d'avoir porté les armes, écrit contre la « croisade », exercé une responsabilité politique ou simplement d'avoir été instituteur pouvaient conduire devant un tribunal militaire et un peloton d'exécution.

<sup>2</sup> Camilo José Cela, *San Camilo 1936*, Paris, Seuil, 1974.

<sup>3</sup> Manuel Chaves Nogales, *À feu et à sang : Héros, brutes et martyrs d'Espagne*, trad. de Catherine Vasseur, Paris, La Table Ronde, coll. « Quai Voltaire », 2011.

<sup>4</sup> Antoine de Saint-Exupéry, « Espagne ensanglantée : ici, on fusille comme on déboise », *L'Intransigeant*, 8 août 1936.

**La guerre d'Espagne** a produit un grand nombre de mythes ; on pourrait presque avancer l'idée que la manière dont elle a été représentée et racontée, dans les deux camps, est un exemple de reconstruction de la réalité. La mémoire de la guerre et de la République s'est toujours construite en réaction à la légende franquiste de la « croisade », propagande contre propagande. Dans le camp républicain, plusieurs visions se sont affrontées, et les militants ont pris le pas sur les témoins et les historiens : communistes contre anarchistes (avec en prime des débats fratricides au sein même de l'anarchisme espagnol, une des aventures politiques les plus originales du xx<sup>e</sup> siècle) ; socialistes anticommunistes contre socialistes et républicains alliés des communistes (Indalecio Prieto contre Juan Negrín) ; communistes espagnols soutenus par leurs conseillers soviétiques contre antistaliniens du POUM. Avec cette tentation un peu masochiste de trouver dans son propre camp les raisons de la défaite. Ces débats et ces affrontements ont désarmé la République pendant la guerre, provoquant une guerre civile dans la guerre civile. Ils ont perdu dans l'exil et après. Pour l'anecdote : dans les années 1980, au consulat d'Espagne à Paris, où les Espagnols exilés venaient régler leurs problèmes administratifs, les anarchistes s'asseyaient d'un côté de la salle d'attente, les communistes de l'autre. Quand le fonctionnaire allait boire un café avec un membre d'un des deux camps, il devait affronter les reproches des autres : « Pourquoi tu parles avec eux, ils nous ont trahis ! »

**Le drame de l'Espagne** est que les batailles de mémoire aboutissent à une absence de consensus sur la manière de raconter la guerre. Même la terminologie est sujette à discussion sans fin : doit-on parler de guerre d'Espagne, de révolution espagnole, de guerre civile ? S'agit-il d'un affrontement rouges contre nationalistes, loyalistes contre rebelles, républicains contre franquistes, démocrates contre fascistes ? Et même, faut-il utiliser le terme « fasciste » pour qualifier les franquistes ? Bien qu'intéressants, ces débats masquent l'essentiel : comment raconter à un enfant de dix ans ce qui s'est passé en Espagne de 1936 à 1939 ? La transition démocratique après la mort de Franco, en 1975, a été bâtie sur un pacte de l'oubli et une amnistie générale. Ne pas regarder le passé, aller vers l'avenir.



Badge de presse aux couleurs de la République espagnole destiné à être accroché au revers d'une veste. Il porte au verso le numéro 384.

Résultat : le travail de deuil n'a pas été fait et la justice ne sera plus rendue. On connaît parfaitement le sort des victimes de la violence politique des premiers mois de la guerre du côté républicain, mais moins celui des victimes de la répression franquiste systématique pendant et après la guerre. Pourtant, si amnistie il y a eu, l'amnésie n'est pas envisageable. Comment un pays peut-il construire son histoire alors que dorment sans sépulture décente – plus précisément dans des fosses communes – des dizaines de milliers de républicains assassinés, dont Federico García Lorca, le plus grand poète espagnol ?

**Sur cette affaire espagnole**, on pourrait convoquer des centaines d'écrivains ou de poètes. Un flot d'encre a coulé de cette plaie ouverte pendant et après la guerre. Nombreux sont ceux qui ont vu Madrid « sourire avec du plomb dans les entrailles », comme l'écrivait Antonio Machado, et qui l'ont raconté. Dans cette masse de textes inspirés par les malheurs d'un peuple fracassé par le fascisme, un écrivain émerge : Albert Camus. Lui, l'enfant d'Alger qui déjà en 1937 montait une pièce<sup>5</sup> sur l'affaire d'Espagne, a toujours considéré « le drame espagnol comme une tragédie personnelle ». En 1945, sitôt la France libérée, un combat qu'il a mené la plume à la main, il publie aux éditions Calmann-Lévy une brochure qui rassemble, sous le titre *L'Espagne libre*, des textes de Maurice Camp, Maurice Blanchot, Georges Bataille, Jean Cassou... Dans son très beau texte d'ouverture, Camus écrit : « Voici neuf ans que les hommes de ma génération ont l'Espagne sur le cœur. [...] C'est par elle qu'ils ont connu pour la première fois le goût de la défaite, qu'ils ont découvert, avec une surprise dont ils sont à peine revenus, qu'on pouvait avoir raison et être vaincu, que la force pouvait soumettre l'esprit et qu'il était des cas où le courage n'avait pas sa récompense. » Albert Camus a, tout au long de sa vie, soutenu les anarchistes espagnols exilés, ceux qui venaient de cette « patrie des révoltés », « le seul pays où l'anarchie [a] pu se constituer en parti puissant et organisé ». Pour lui, il n'y avait pas débat sur les causes de cette guerre et sur l'analyse de son déroulement. Il écrivait : « Et nous n'avons pas oublié que ce général a jeté contre le peuple de son pays les troupes maures au nom du Christ et des légions

italo-allemandes sous l'invocation de la sainte Espagne. » Toujours dans cette brochure, Jean Cassou, autre Espagnol de cœur, criait avec rage : « On ne saurait oublier qu'être "Espagnol rouge" ou un partisan des "Espagnols rouges" a constitué l'injure, la marque infamante auxquelles a succédé le crime d'être communiste, gaulliste, résistant, juif, démocrate, maquisard, terroriste et Français. »

« **Bâtie sur des hommes**, la révolution espagnole n'est ni une construction parfaite ni un château de légende. La première tâche nécessaire à notre équilibre est de réexaminer la guerre civile sur pièces et sur faits et non d'en cultiver la nostalgie par nos exaltations. Tâche qui n'a jamais été menée avec conscience et courage, car elle eût abouti à mettre à nu non seulement les faiblesses et les trahisons des autres, mais aussi nos illusions et nos manquements, à nous libertaires<sup>6</sup>. » Luis Mercier-Vega (Charles Cortvrint, dit aussi Charles Ridet), volontaire dans la colonne Durutti et auteur de *L'Incredible Anarchisme*, écrit ces lignes au printemps-été 1956 dans un numéro de la revue suisse *Témoins* consacré à l'Espagne sous le titre « Fidélité à l'Espagne » et préfacé par Albert Camus...

**Alors comment raconter** la guerre d'Espagne aujourd'hui ? J'ai décidé de l'aborder par un biais particulier, pas celui de la mémoire, ni celui de l'histoire, mais par celui de la propagande et de l'image. J'ai cherché des traces, des documents et des images que j'ai collectés patiemment, j'ai lu des centaines de livres et de journaux d'époque. J'ai trouvé mes premières photos sur la guerre d'Espagne sur un marché aux puces parisien. Des photos signées *Paris-Soir*. Ce lot de photos, je l'ai perdu quelques mois plus tard à Bruxelles, oublié dans un taxi avec le sac qui les contenait. Ma quête commençait mal... Heureusement, je les ai toutes retrouvées, une par une, les années suivantes, ce qui m'a appris une chose : quand on cherche, on trouve.

Un jour, un ami souhaite me montrer quelque chose. Je regarde ces petites photos au bord dentelé, j'y reconnais parfaitement André Malraux avec son escadrille en Espagne. Je les connais pour la plupart, car elles ont déjà été publiées, mais certaines

<sup>5</sup> Écrite collectivement en 1936 avec Jeanne-Paule Sicard, Bourgeois et Poignant, la pièce *Révolte dans les Asturies* raconte la répression sanglante par le gouvernement de l'insurrection ouvrière qui eu lieu en 1934 dans cette région d'Espagne.

<sup>6</sup> Luis Mercier-Vega, *L'Incredible Anarchisme*, Paris, 10/18, 1970.

sont inédites. Il était donc encore possible de débusquer des documents originaux. J'en ai d'ailleurs trouvé beaucoup : les archives d'un brigadiste, celles de l'ambassadeur espagnol à Bruxelles, Ángel Ossorio, ou celles d'un militaire français chargé de l'accueil des réfugiés espagnols en janvier 1939 ; des albums de photos d'anonymes franquistes, républicains ou allemands ; des multitudes de photographies de presse, de cartes postales ou d'affiches et, surtout, des journaux. Ces multiples publications utilisaient toujours les mêmes images, comme si une main invisible avait guidé leur réalisation. De tout ce travail d'approche et de collecte, j'ai tiré une conclusion simple : mon intuition de victoire « idéologique » post mortem de la République n'est pas si absurde. Pour le démontrer, je ne vais pas, comme l'ont fait plusieurs ouvrages, donner la parole à chaque camp de manière égalitaire. Cela pourrait avoir un sens, et la comparaison des thématiques dirait sans doute plus que bien des discours. Néanmoins, je vais plutôt me concentrer sur ce qu'ont fait les ennemis de Franco, ceux qui l'ont affronté sur le terrain de la propagande. Parmi ses meilleurs détracteurs, trois émergent incontestablement : Willi Münzenberg, Jaume Miravittles et Robert Capa. On pourrait en citer bien d'autres, militants, écrivains, artistes, photographes, mais ce qui est commun à ces trois hommes, c'est la pérennité de leur travail.

**Au premier rang**, on trouve donc Willi Münzenberg, le maître de la propagande du Komintern, qui a fui Berlin en 1933. Dans la petite officine ouverte près de la gare Montparnasse, il y a, à ses côtés, Arthur Koestler, Gustav Regler, Alfred Kantorowicz, Bodo Uhse et Otto Katz. Ces beaux esprits (écrivains réfugiés allemands, autrichien, hongrois ou tchèque), qui ont pris la plume ou les armes alternativement pour défendre la République, mettent au point le plus fantastique réseau de propagande contre la rébellion franquiste, un réseau mondial d'une efficacité redoutable. Tous sont des stalinien convaincus, même s'ils vont, à la faveur de cette guerre ou après la suivante, rompre avec le stalinisme – à l'exception d'Otto Katz qui finira par être pendu à Prague en 1952... lors d'un procès stalinien. La technique de Münzenberg est bien rodée, elle a été efficace contre Hitler : amasser des preuves



Cette médaille de veste date de 1938.  
On lit au verso « Aide à l'Espagne républicaine (CIAE) »,  
initiales d'un des comités d'aide aux réfugiés.  
La Marianne, symbole de la République française,  
soutient des soldats espagnols blessés.

selon des thématiques récurrentes : les femmes et les enfants victimes de la guerre ; les villes détruites par les bombardements ; la défense de Madrid ; la protection des œuvres d'art ; le soldat républicain qui a remplacé le milicien et la milicienne ; les paysans au travail, l'industrie de guerre... Ce sont ces photos que la République espagnole et son réseau de diplomates vont diffuser dans le monde entier. Capa, Taro et Chim vont mettre en avant un peuple victime de la guerre qui prend les armes pour se défendre.

**Toutes les agences photographiques** ont envoyé des représentants sur le front espagnol dès le début de la guerre, car la presse illustrée internationale réclame des images. Pourtant, les premiers mois de la guerre civile égrènent une longue litanie de massacres, des deux côtés, sans photos. Vengeance sociale contre extermination des rouges. Il n'y a pas de photographies des militaires franquistes décimant à la mitrailleuse les centaines de républicains prisonniers dans les arènes de Badajoz, très peu des affrontements de mai 1937 à Barcelone entre anarchistes et troupes gouvernementales, pas plus des avions allemands bombardant Guernica. Côté franquiste, la haine des journalistes est si forte et le contrôle si sévère que peu de documents paraissent sans autorisation. D'ailleurs, comme dans tout conflit, cette surveillance de la production journalistique et photographique s'est exercée à travers des bureaux de censure, tant chez les franquistes que chez les républicains. Pas un texte, pas une photo ne pouvait sortir du pays sans visa. Les censeurs traquaient sans relâche les renseignements militaires qui étaient susceptibles d'être utiles à l'ennemi ou les signes de démoralisation, en particulier les photos de cadavres de soldats. Mais le recours à la propagande et à la photographie pour valoriser son camp et discréditer l'adversaire en utilisant des montages ou des photos sorties de leur contexte est aussi de toutes les guerres. Ainsi, les photos d'églises incendiées, de cadavres de religieux déterrés vont faire un tort considérable à la République.

La présence des reporters en première ligne est incontestablement une nouveauté de la guerre espagnole, même si leur marge de manœuvre est pratiquement nulle, sauf s'ils arrivaient

à contourner la censure. Du côté républicain, le ou les miliciens en position de tir sur la barricade ou dans la tranchée est une constante. Évidemment, ce genre de photographie est la plupart du temps prise lors d'une accalmie dans les combats ou lors de séances d'entraînement. Et les images de miliciennes espagnoles armées fascinent, on n'a jamais vu ça. Le héros franquiste est rarement un soldat, plutôt un officier, alors que le héros républicain est représenté par le peuple en armes. La photographie ne donne pas à voir la guerre, elle donne à voir l'image de la guerre que le photographe, la censure et/ou le journal ont voulu donner, les intérêts de ces trois intervenants pouvant être contradictoires ou convergents.

**Au terme du voyage** que j'ai accompli dans la mémoire de la guerre d'Espagne et dont ce livre est la version visuelle, plusieurs évidences ont surgi. La première est qu'une collection n'est jamais innocente, elle oblige et elle engage. J'ai été très étonné de réussir à accumuler, en une dizaine d'années, autant de documents. Je sais trop combien la possession, même temporaire, d'une image est importante, non pour ce qu'elle représente, mais pour ce qu'elle permet de montrer et de démontrer. On a sans doute aujourd'hui une vision différente de l'archive : elle n'est plus prioritairement destinée à la conservation mais à la transmission.

**La deuxième évidence** m'est apparue en compulsant pour faire ce livre les milliers de documents que j'ai accumulés. Je me suis demandé pourquoi cette guerre avait produit des images si nombreuses, si fortes et si émouvantes ? Expliquer comment et par qui elles ont été produites ne suffit pas. Elles ont quelque chose de particulier que n'ont pas, par exemple, les photos de la guerre de 1914-1918. Je serais d'ailleurs bien en peine de me souvenir d'une seule photo précise du premier conflit mondial. Une des réponses à cette question est la production énorme d'images durant cette guerre, multiforme aussi – grâce notamment aux influences internationales –, mettant en présence des reporters professionnels et des photographes amateurs militants, la frontière entre ces deux catégories étant poreuse.

**La troisième évidence** est que la mémoire sur cette guerre, telle que je la vois, est encore en exil parce qu'elle a été





Petite bombe trouvée  
sur le marché aux puces de Valence,  
au milieu d'un tas de ferraille.

enfouie, enfermée dans des valises perdues. À étudier la presse illustrée de l'époque et à consulter les archives, on se dit que nous n'avons à notre disposition que la partie émergée de l'iceberg. Le reste a été perdu ou détruit, en particulier le travail des photographes espagnols (Hermanos Mayo, Luis Escobar...), mais aussi des étrangers. Le travail de Robert Capa, ceux de Gerda Taro, Chim, Walter Reuter ou Kati Horna sont incomplets, nous le savons. Et que sont devenues les photos prises par Lucien Vogel de *VU*, Jean Allouche de *Regards*, Antoine de Saint-Exupéry, Éli Lotar et tant d'autres ? Chaque année, une nouvelle découverte surgit, comme la « valise mexicaine » de Capa-Taro-Chim. Cette mémoire perdue changerait-elle la vision que nous avons de cette guerre ? Difficile à dire. Probablement pas. Les meilleures photos, par définition, ont été publiées, car elles ont été vendues aux agences étrangères et donc préservées. Certes, elles existent dans des fonds à travers le monde mais, bien souvent, les auteurs de ces clichés ont disparu en tant que tels. Agustí Centelles est certainement celui dont le travail a été le plus dispersé, pillé ; d'autres, moins chanceux, ont littéralement disparu comme auteurs. Telle la mer qui rejette périodiquement des épaves sur la côte, des fonds photographiques échoués qui avaient été enterrés, cachés, sont remis à flot par le temps, comme s'il y avait un temps de prescription contre l'oubli. Quel discours nouveau cela permet-il de produire ? D'abord une vision plus humaine, moins militaire, une vision plus juste historiquement, mais surtout une vision toujours plus complexe.

**Dernière évidence.** Il y a clairement deux visions de la guerre d'Espagne. Une venant de l'extérieur du pays, forgée par le temps et dont le moteur est la diaspora espagnole qui a maintenu une représentation de cette guerre faite de souvenirs, de travaux historiques, de documents partis en exil et de traces de la propagande républicaine dans toutes ses composantes. L'autre est purement espagnole. Malgré les quarante ans de dictature, la guerre d'Espagne est présente dans toutes les familles, dans les musées qui ont fait un remarquable travail de récupération de la mémoire historique, dans les bibliothèques qui ont conservé et valorisé les documents que les franquistes

n'ont pas détruits. Ces deux visions sont différentes pour une raison fondamentale : pendant la guerre, les thèmes de la propagande n'étaient pas les mêmes à l'intérieur et à l'extérieur. Dans un pays en guerre, on préfère montrer une armée qui gagne plutôt qu'un peuple qui souffre, ce qui est en parfaite adéquation avec les parutions de l'époque.

**En arrivant à Barcelone** en janvier 1939, alors que la ville vient de tomber aux mains des troupes de Franco, après trois ans de guerre, Dionisio Ridruejo, responsable de la propagande franquiste, pénètre dans les bureaux du Commissariat de la propagande de Catalogne dirigé par Jaume Miravittles, son grand ennemi. Ridruejo décrira ainsi son impression ce jour-là : « J'ai trouvé, parfaitement rangées, toutes les publications catalanes et espagnoles publiées pendant la guerre, y compris les revues les plus importantes, comme *Hora de España*. On voyait tout de suite que la propagande républicaine avait été meilleure que la nôtre. » L'objectif de ce livre est de retrouver cette sensation en dévoilant à travers six cents documents l'extraordinaire effort de propagande réalisé par la République espagnole pendant cette guerre.

**La guerre d'Espagne** ne se termine pas le 1<sup>er</sup> avril 1939. Les deux camps vont continuer à se battre. En Espagne même où, avec un immense courage, communistes et anarchistes organisent des guérillas et une lutte clandestine, dont la sanction sera pour beaucoup l'emprisonnement et pour certains la mort ; en dehors de l'Espagne aussi. Quel symbole de voir les rouges espagnols de la division du général Leclerc participer à la libération de Paris en 1944, alors que leurs adversaires de la Division Azul perdaient leur honneur en combattant aux côtés de Hitler ! Mais c'est sur le terrain de la mémoire et de l'histoire que la bataille se jouera ensuite. Et là, les franquistes étaient certains de l'emporter, selon le vieil adage qui veut que ce soient les vainqueurs qui racontent l'histoire. Pour eux qui n'ont pas arrêté de répéter que l'objectif n'était pas de convaincre mais de vaincre, la tâche sera en fait compliquée. Cette histoire, ce sont bien les vaincus qui vont la raconter. Voici donc « ma » guerre d'Espagne, celle que m'a léguée mon père, Mariano Peña Hernando.



Mariano Peña Hernando, photographié par sa fiancée Rosario Anglada près du village de Vernet-les-Bains, où il était interné, au printemps 1939.

## 1931

**AVRIL** Le succès des républicains espagnols aux élections municipales conduit le roi Alphonse XIII à s'exiler. La II<sup>e</sup> République espagnole est proclamée le 14 avril.

Un gouvernement de coalition socialiste et libérale est formé, présidé par Niceto Alcalá-Zamora.

**JUIN** Les socialistes et les partis du centre remportent les élections législatives.

**DÉCEMBRE** La République espagnole se dote d'une nouvelle Constitution. Le nouveau gouvernement de Manuel Azaña Díaz engage des réformes : laïcisation de l'enseignement, réforme agraire, autonomie de la Catalogne, du Pays basque et de la Galice.

## 1932

**AOÛT** Le général José Sanjurjo, remplacé à la tête de la garde civile par Miguel Cabanellas l'année précédente, tente un putsch qui échoue face à la détermination des anarchistes sévillans.

## 1933

**JANVIER** Les anarchistes du groupe Nosotros, parmi lesquels Buenaventura Durruti, déclenchent une grève insurrectionnelle dans tout le pays. À Casas Viejas, en Andalousie, la garde civile incendie une maison où se sont réfugiés une trentaine de militants.

**OCTOBRE** Les socialistes quittent le gouvernement et Manuel Azaña doit démissionner. José Antonio Primo de Rivera (fils de Miguel Primo de Rivera, dictateur de 1923 à 1930) fonde une organisation politique d'extrême droite, la Phalange.

**NOVEMBRE** La coalition des radicaux et des catholiques l'emporte aux élections générales. Le gouvernement, mené par Alejandro Lerroux, s'engage alors dans la liquidation des acquis de la République.

## 1934

**OCTOBRE** Lluís Companys, président de la Généralité (gouvernement régional) de Catalogne, proclame, à Barcelone, l'État catalan. Immédiatement, le gouvernement catalan est incarcéré.

**DU 6 AU 8 OCTOBRE** L'insurrection des mineurs des Asturies aboutit à la création de l'éphémère République socialiste asturienne. Une répression sanglante est menée par les troupes gouvernementales d'élite, composées de Marocains et d'hommes de la Légion étrangère et dirigées par Francisco Franco. Bilan : 3 000 morts, 40 000 arrestations.

## 1936

**16 FÉVRIER** Le Front populaire l'emporte avec une large majorité aux Cortes, la Chambre des députés.

**10 MAI** Manuel Azaña devient président de la République et Santiago Casares Quiroga, chef du gouvernement.

